

les loisirs de l'étude, poursuivant de ses rêves le fantôme adoré de Gilberte. Comme on était en octobre, il chassait quelquefois, mais c'était plutôt la chasse aux songes d'or que la chasse au gibier. Il portait le fusil sur l'épaule, et s'en revenait sans avoir versé de sang, le cœur plein et la gibecière vide, heureux d'être resté quelques heures en face du donjon de Rouvray. Pendant qu'il rôdait aux abords du château, si Gilberte venait à passer dans l'avenue, il se jetait tout tremblant sous une touffe de chêne ou sous une charmille, et la suivait des yeux avec enchantement. A peine si deux fois ses regards l'avaient avertie de son adoration. Il la voyait souvent, à certaine fenêtre du donjon, à demi cachée dans les grands plis du rideau, regardant toute pensive le ciel et les arbres, écoutant avec mélancolie les bruits sauvages du torrent qui bondissait dans la montagne.

Il était aimé de M. de Rouvray, qui l'accueillait en son château avec la meilleure grâce du monde ; une fois le comte avait chassé avec lui, une autre fois il l'avait emmené chez un de ses amis où les nobles du pays conspiraient contre la révolution. Godefroy augurait bien pour son amour de toutes ces avances ; déjà dans son imagination, qui allait vite comme toutes les jeunes imaginations, il voyait son mariage avec Gilberte ; mais pour cette nature ardente et romanesque ce tableau n'était pas le plus attrayant ; il aimait mieux le tableau de son amour.

Il était trop doucement enchaîné dans sa passion pour se jeter dans la grande lutte du peuple et de la noblesse. Ayant hérité d'un beau nom, il jurait sur l'ombre de ses aïeux que ce nom sortirait sans tache de la révolution ; mais, se confiant à Dieu, espérant que l'orage passerait sans l'atteindre, il attendait en paix, bien résolu d'ailleurs de braver le premier danger.

Parfois, en revenant de ses promenades, il s'arrêtait tout ému, comme au bruit mélancolique d'un écho de la vallée : c'était au bruit d'un écho de son cœur.

VI.

Le baron et Godefroy allèrent en silence jusqu'au bout du parc. M. de Rouvray n'osait parler franchement ; Godefroy n'osait l'interroger.

Enfin le baron prit la main de son jeune ami, et lui dit d'une voix émue :

—Godefroy, je vous ai appelé, sachant que j'avais plus d'une chose importante à vous dire : maintenant que vous êtes là devant moi, je ne trouve plus un mot.

—Parlez, parlez, dit Godefroy, d'un air attentif.

—Vous savez comme moi que les folies de Paris rejaillissent par toute la province ; la révolution est plus sérieuse que je n'avais songé, elle finira par nous engloutir. Je ne veux pas, comme tant d'autres, aller en Allemagne, en Angleterre ou dans les Pays-Bas. Je ne suis plus dans l'âge des chevaliers errans : j'ai, d'ailleurs, bien assez couru quand j'étais jeune. Et puis, vous savez que je suis très fataliste ; pour moi, le danger existe à Berg-op-Zoom comme à Paris, dans un palais de Naples comme dans mon château. J'attendrai donc ici patiemment. Si l'orage m'atteint, je le subirai sans trop de regret. Mais si vous n'êtes pas là...

M. de Rouvray prit la main de Godefroy.

—Mon ami, vous parliez ces jours-ci de partir, d'aller défendre, les armes à la main, notre cause commune, le roi, l'église, la France que nous reconnaissons. N'en faites rien. Demeurez près de nous. Qui sait si ce n'est pas ici même qu'il faudra montrer du courage ? Vous verrez que je suis encore jeune, s'il faut combattre. Mais, si jamais on m'entraînait en prison, que deviendrait ma fille, que deviendrait cette pauvre Julie ? Ecoutez, Godefroy ; je sais que la vieille marquise de Thianges vous destine sa petite fille...Ne m'interrompez-pas... C'est une jeune fille accomplie, d'une belle naissance, d'une grande fortune... L'aimez-vous ?

—Je n'y songe pas, répondit Godefroy d'un air surpris.

—Eh bien ! mon ami, si vous ne l'aimez pas, si vous n'avez pas plus de penchant pour elle que pour ma Gilberte ?...

—Ne le savez-vous donc pas, j'aime Mlle de Rouvray de toutes les forces de mon âme ; ne l'avez-vous donc pas deviné, quand tout à l'heure encore j'étais si pâle en l'abordant ?

—Je vous crois, et Dieu vous écoute. Aimez-la comme une sœur, aimez-la comme votre femme, car je vous accorde sa main.

—Mais savez-vous si Mlle de Rouvray... ?

—Oui, oui, oui. Je suis bon juge en matière d'amour ; je n'ai pas besoin d'entendre les parties pour connaître la cause. Vous vous aimez, on vous mariera.

—C'est tout mon rêve, dit Godefroy avec enthousiasme, mais je n'ose y croire encore.

Le baron et le jeune homme se promenèrent plus d'une heure dans les détours du parc, tout en parlant de révolution et de mariage.

—Tant il est vrai, dit M. de Rouvray en rentrant au château, qu'on bâtit toujours sur des ruines.

Le soir, aux derniers rayons du soleil, M. de Rouvray, Madeleine et Gilberte conduisirent Godefroy jusqu'au bout de l'avenue.

Le jeune homme, près de monter à cheval, embrassa le baron et baisa tout en tremblant la main de Madeleine et celle de Gilberte. Après cet adieu, il s'élança au galop sous les arbres de la grand'route.

Le baron s'enfonça dans ses champs de blé.

En retournant au château, Mlle de Verteuil dit à Gilberte :

—Ma chère enfant, vous aimez M. Godefroy.

—Moi ! dit-elle avec un mouvement de surprise, moi, j'aime M. Godefroy.

—Oui.

—Je n'y avais jamais songé. Je serais bien heureuse si je l'aimais, parce que...

—Achevez ! que voulez-vous dire ?

—Rien.

Comme elles arrivaient à la porte, elles se retournèrent, Gilberte sans savoir pourquoi, et Madeleine pour voir le soleil couchant.

—Le voyez-vous, dit Madeleine, là-bas, le long de la haie, qui monte la colline ?

—Non, je ne le vois pas.

—Ah ! Gilberte ! je suis bien sûre qu'il vous voit, lui !

—Ah ! oui, dit-elle avec un sourire attristé, voilà le cheval qui débusque de dessous le noyer.

—Voyons, ma cousine, ouvrez-moi votre cœur, j'ai surpris sinon votre secret, du moins le sien, il vous aime.

—Qui vous l'a dit ?